

“ Les progrès de l'instruction publique, la culture des sciences, des lettres et des arts sont, à notre époque, non-seulement des moyens de développement et de prospérité pour un peuple, mais, après l'élément religieux, constituent le signe évident auquel se reconnaissent les nations vraiment civilisées.

“ Déjà l'ancienne Province du Bas-Canada a fait, dans cette direction, des efforts récompensés par des succès remarquables, et, justement jaloux de ne nous laisser rien à envier aux autres pays, le gouvernement précédent a fait étudier en Europe les divers systèmes d'éducation qui y sont suivis, ainsi que les institutions littéraires et scientifiques de l'ancien monde, dans le but d'ajouter au nôtre ce qui peut encore lui manquer. Ce grave sujet devra attirer prochainement toute l'attention de mon gouvernement.”

Avant l'éducation, l'agriculture et la colonisation sont mentionnées dans le discours, et déjà les comités nommés pour étudier ces diverses questions fonctionnent avec une activité qui leur fait honneur.

Ce n'est pas seulement dans notre législature que se forment des comités ; il vient de s'en former un à Montréal, qui, à bon droit, s'est attiré une grande part de l'attention publique ; nous voulons parler du comité chargé de l'organisation d'un bataillon de zouaves pontificaux du Canada. Déjà deux fils du Canada ont payé de leur sang leur part de la noble dette de toute la chrétienté, mais on attendait, avec raison, bien plus des descendants de la fille-ainée de l'Eglise. Et aujourd'hui, de toutes les parties du Canada, des Etats-Unis même, viennent s'enrôler des patriotes pour voler au secours de Rome toujours menacée. Comme autrefois, au cri de “ Dieu le veut,” les bras se sont levés, le denier de saint Pierre a reparu, et partout où il y a des catholiques on a répondu : Nous sommes prêts !

Les puissances n'ont pas accédé à l'appel de la France : c'est peut-être heureux, car bientôt il y aura assez de volontaires à Rome non seulement pour défendre la Ville Eternelle, mais encore pour reconquérir ce qui a été traîtreusement enlevé. D'ici là, le Saint-Père, tout victorieux qu'il soit, s'attend à de nouvelles attaques : la révolution s'agit dans le Nord. Victor-Emmanuel lui-même sera bientôt impuissant, car comme toujours, Garibaldi et ses satellites parlent et agissent, et ils s'attaquent à toute royauté comme à toute religion. Pour le moment, le cabinet de Florence est tenu en respect par toute la force morale et l'influence religieuse du reste de l'univers, car c'est non seulement pour la religion mais pour la morale, voire même pour l'affermissement de toute autorité qu'iront combattre nos Zouaves Canadiens. C'est surtout pour cette dernière raison que l'Empereur des Français tient plus que jamais à ce que les articles de la Convention du 15 septembre soient respectés.

Le drapeau tricolore a flotté sur les murs de Mentana, à l'admiration de l'univers catholique ; il n'y a été qu'un instant et cet instant a été un siècle pour la France, il a affirmé toute une politique chancelante. *Si vis pacem, para bellum*, c'est le cri national de la France pour le moment, et c'est la réponse à cette parole mémorable de Napoléon III : “ l'Empire c'est la paix.” On s'arme dans toute la France : les chambres françaises viennent d'adopter une loi portant le chiffre de l'armée à 1,300,000 hommes ; on double le cadre de l'armée et l'on renouvelle le matériel de guerre. Ce sont là de grands sacrifices ; mais l'honneur de la France est engagé et tous les partis s'effacent devant cette exigence.

Que fait pendant ce temps l'Angleterre ? Son pavillon respecté sur toutes les mers, arboré dans les contrées les plus lointaines, est déchiré et insulté sur son propre sol.

Le fenianisme n'agit plus seulement l'Irlande : il s'introduit dans les grands centres manufacturiers de la Grande-Bretagne où les Irlandais forment une partie notable de la population et s'y révèle par des actes d'une violence et d'une audace étonnante.

Partout en Europe, il y a une malaise, malaise politique et commercial. Dernièrement en France, des séditions ont suscité une émeute au chant de *la Marseillaise*. En Espagne, les radicaux méditent toujours un coup de main. En Angleterre, comme nous venons de le dire, les fenians par leur attitude menaçante embarrassent le commerce sur ce grand marché de l'Europe. La panique est générale, et, en Irlande, l'*habeas corpus* est suspendu ; ce qui revient à dire que l'île sœur est en état de siège. Nous avons parlé des menées garibaldiennes en Italie, et certes elles ne sont pas les moins à craindre. Aux Etats-Unis, il y a une lutte ouverte entre le président et le congrès. La Russie agit de plus en plus vigoureusement en Orient, et la Prusse achève l'unification allemande. La Crète est en insurrection contre la Turquie, et, soutenue par les puissances occidentales, elle est en voie de se constituer une demi-indépendance qui ne laissera au sultan que le protectorat et le recouvrement d'un tribut.

Pendant qu'on s'occupe ainsi en Italie, en Angleterre et en bien d'autres pays, à étouffer des révolutions qu'on a longtemps nourries, et à réprimer des désordres que l'on a souvent causés, le corps d'une auguste victime de la révolution et de l'anarchie, les restes mortels d'un héros dévoué à la cause de l'ordre, traversent silencieusement l'Atlantique, enlevés enfin des mains ensanglantées de ses barbares meurtriers. Infortuné monarque, trop heureux de trouver le repos de la tombe au berceau des plus brillantes espérances ! Il n'y a que trois ans, souverain choisi par un peuple qu'il allait délivrer de l'anarchie, Maximilien traversait ce même océan, tenant en mains le sceptre qu'il destinait à rétablir l'ordre dans ce malheureux empire du Mexique. Jamais puissance n'avait été donnée à une

main plus énergique et en même temps plus clémente, et cependant il a été méconnu, abandonné par des alliés arrogants, et lâchement trahi par ses plus intimes amis. Sa vie n'a été qu'un grand malheur caché souvent sous l'ardeur des combats et l'exaltation du triomphe et de la victoire. La veille même de sa captivité, entouré d'amis fidèles et causant avec un homme à qui il avait donné toute son affection, et en qui son cœur magnanime aurait refusé de reconnaître un traître, il s'entretenait du malheur et des chagrins de celle, qui portait si dignement la moitié du poids de sa destinée. Livré à un vainqueur cruel et sanguinaire par Lopez, et conduit à l'exécution avec ses deux fidèles généraux, il sut mourir en brave. Son sang a dû crier vengeance, mais Dieu a déjà assez puni ce malheureux pays. La pompe royale déployée au retour dans la patrie, de sa dépouille mortelle, ne couvrira qu'une bien petite partie de l'abandon où on l'avait laissé dans sa lutte gigantesque. Un voile lugubre a été jeté sur la France par le crime de Queratero ; le temps l'a en partie levé : ce qui vient de se passer à Rome fera peut-être oublier les torts que l'on a eus envers ce trop confiant monarque ; mais l'Autriche pleurera longtemps un malheur qu'aucune gloire hélas ne vient compenser. Pour Maximilien, son nom restera dans l'histoire des deux mondes : les générations reconnaîtront en lui le souverain martyr de l'honneur et du devoir.

Les journaux d'Europe nous apportent la nouvelle de la mort de deux écrivains distingués, Turquet et Amédée Gabourd. Tous deux appartenaient à l'école catholique et sont bien connus de la plupart de nos lecteurs. Les poésies de Turquet ont été souvent reproduites par nos recueils littéraires, et les volumes de notre journal en contiennent plusieurs. Né à Rennes, le 21 mai 1807, l'auteur de tant de poèmes religieux vint à Paris étudier le droit. Il n'eut pas de peine à trouver sa véritable vocation et publia successivement *Esquisses poétiques* et un autre volume sous le titre d'*Amour et Foi*, qui eurent un succès mérité. Il a donné depuis, *Poésies catholiques, Hymnes sacrées, Fleurs à Marie*. Comme on le voit, il savait puiser ses inspirations à la source même de toute poésie, dans les mystères de la religion. De 1839 à 1842, il a travaillé au feuilleton de la *Gazette de France*. En 1852, il fit un poème politique en l'honneur du coup d'état de décembre. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

Amédée Gabourd rédigea d'abord deux journaux démocratiques, le *Dauphinois* et l'*Ami des Lois*. Il fut chef de bureau au ministère de l'intérieur et se distingua par plusieurs ouvrages historiques, dont son *Histoire de France* est le plus remarquable.

Dans notre nécrologe canadien nous trouvons les noms de l'honorable Fergusson Blair, président du conseil exécutif, de M. Théodore Doucet, notaire de Montréal, et de M. Pierre Huot, curé de Ste. Foye. Fils d'un homme politique influent, M. Blair se lança jeune encore dans la vie publique. Il fut un des membres les plus distingués du parti radical du Haut-Canada, et après avoir été membre du gouvernement McDonald-Dorion, il résigna le 22 mai 1863 ; mais fit partie du ministère qui se retira en mars 1864. Pendant les négociations qui suivirent et amenèrent la coalition et la confédération, M. Blair essaya en vain de former un gouvernement. Il était entré dans l'administration Belleau-McDonald et avait été appelé à faire partie du premier ministère fédéral sous la nouvelle constitution.

M. Doucet était fils d'un ancien notaire, auteur d'un ouvrage sur les Lois du Canada, et il figurait au premier rang dans la société de Montréal. Notaire lui-même, il était employé par la compagnie du Grand Tronc et les principales banques de Montréal. Amateur distingué M. Doucet était l'âme de toutes les entreprises musicales, et sa maison réunissait l'élite du monde élégant, les amis des arts, des lettres et de la gaieté canadienne. Sa mort a fermé un des salons les plus brillants de notre pays, et jeté le deuil dans l'âme de tous ceux qui l'avaient connu, il y a si peu de temps encore, si gai, si aimable, si jeune de caractère et de manières, malgré les devoirs écrasants d'une des plus importantes clientèles de notre grande métropole commerciale.

M. Pierre Huot curé de Ste. Foye, était aussi lui un esprit distingué, un homme dont le commerce élégant et agréable savait enchanter tout un cercle d'amis dévoués et modestes.

M. Huot joignait à beaucoup d'érudition, un goût littéraire exquis, une finesse d'observation remarquable. Né à Québec le 22 avril 1809 il fut ordonné prêtre le 24 juin 1831, et, après avoir exercé le ministère comme missionnaire dans le district de Gaspé, il fut nommé curé de Ste. Foye en 1838. Il y avait donc trente années qu'il dirigeait cette paroisse dont l'église, une des plus anciennes et des plus petites du pays, offre tant de souvenirs historiques. Le jour de l'enterrement de son bon et regretté curé, elle était remplie d'une foule de prêtres et de laïques dont un grand nombre venait des paroisses voisines.

Monseigneur l'archevêque prononça lui-même l'oraison funèbre du défunt, et un chœur d'amateurs ajouta à la triste cérémonie l'effet le plus imposant.